

Un message d'où ?

L. Francis Bishop



Gloubik Éditions
2023

Cette nouvelle a été initialement publiée sous le titre *A message from where ?* Dans *The Black Cat* de juillet 1896.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Quand j'étais jeune, je fouillais un jour dans un grenier rempli de meubles abandonnés, de vêtements, de livres, de jouets et de bric-à-brac de toutes sortes, qui, ayant depuis longtemps rempli leur fonction, étaient maintenant éparpillés dans ces pièces solitaires, couverts de poussière, fanés et oubliés. À une extrémité, dans un coin formé par un pignon, je tombai sur mon mystère préféré : un vieux coffre de cèdre, qui était resté là aussi longtemps que je m'en souvenais, toujours avec l'apparence de n'avoir jamais été ouvert. Étant un enfant rêveur et imaginaire, je remplissais le coffre de toutes les horreurs imaginables : des enfants avaient été assassinés et cachés sous son lourd couvercle ; des tortures indicibles avaient été infligées dans son voisinage ; les gémissements des morts et les cris des mourants. Mon imagination excitée les entendait dans les échos de l'endroit vaste et morne qui l'entourait. Parfois j'écoutais au trou de la serrure pour savoir si, par quelque puissance inconnue, ces enfants malheureux ne vivaient pas encore ; parfois j'imaginai même entendre des chuchotements bruyants, encore un soupir, jusqu'à ce que mon sang se refroidisse avec les fantaisies nées de l'imagination.

N'ayant jamais eu de camarades de jeu

chez la grand-mère qui m'a élevée, j'ai appris à aimer ces enfants fantomatiques de ma propre création, qui peu à peu sont devenus mes camarades et les confidents de tous mes chagrins d'enfant. J'étais enfant et petit-enfant unique ; orphelin qui plus est, mon père et mon grand-père ayant été tués alors qu'ils combattaient sous le drapeau des États-Unis pour l'Union, tandis que ma mère était décédée à ma naissance.

Un jour, dans ma soif de compagnie, j'ai ramassé dans la rue une pauvre petite chatte affamée et je l'ai ramené à la maison où, cependant, on m'a rapidement ordonné de jeter mon trésor nouvellement trouvé dans l'étang au pied de la colline. S'ils m'avaient demandé de me jeter dans l'étang, j'aurais très probablement pu le faire, car j'étais habituellement une petite âme obéissante, mais l'impuissance totale de cette petite créature frissonnante m'a poussé à une grande résolution. Cet après-midi-là, j'ai porté la petite chatte désespérée dans le vieux coffre en cèdre, sachant qu'elle serait en sécurité, pensant que personne ne connaissait ce coin désert du grenier que j'avais toujours considéré comme une découverte spéciale pour moi, et j'ai décidé de garder le secret de mon pays des merveilles dans mes allées et venues par tous les stratagèmes possibles.

À peu près à cette époque, ma gouvernante avait des raisons de m'interroger sur l'état graisseux des poches de ma veste, mais n'a pas réussi à faire le lien avec la transmission de certains de mes propres repas à mon invité dans le grenier, qui de jour en jour devenait lisse et rond. Nous jouâmes à maintes parties de balle et d'ébats, soulevant autour de nous la poussière morte et les échos fantomatiques, qui contrastaient étrangement avec les gambades et les gracieuses bouffonneries de ma petite compagne.

Miss Celia, qui était ma gouvernante, — si elle avait un autre nom, je ne l'avais pas entendu, — était de bec et mince, avec un aspect délavé, surtout au niveau des yeux, qui étaient presque incolores, avec de lourdes paupières rouges, gonflées comme de pleurer, et bordée de cils clairs et clairsemés ; son nez était droit et délicat, sa bouche mince, tirée et pâle, tandis que ses joues étaient douloureusement creuses, les os du visage se démarquant avec une proéminence désagréable. Je ne me souviens pas l'avoir jamais vue sourire, et bien qu'elle ait été stricte avec mes leçons, c'était d'une manière sans esprit, comme si elle se forçait pour l'amour de la conscience à accomplir complètement et correctement un devoir dans lequel elle avait peu, voire pas du tout, d'intérêt. Pendant toutes ces années d'asso-

ciation, je ne me suis jamais rapproché d'elle ni ne l'ai connue mieux que le premier jour où elle a commencé mes instructions avec les A, B, C. Quant à lui donner de l'affection, cela ne m'est jamais venu à l'esprit ; en effet, elle semblait repousser l'idée d'amour et de tendresse. Si les sources de la sympathie humaine avaient jamais jailli de son cœur, il me semblait que les eaux devaient depuis longtemps s'être taries ou avoir disparu.

Au fil du temps, ma petite chatte, à ma grande joie, est arrivée à la dignité d'avoir une famille. La joie, cependant, s'est rapidement transformée en consternation lorsque j'ai découvert leur capacité à tomber du vieux coffre et à émettre leurs petites voix aiguës dans tout sauf une légère protestation. En effet, il est rapidement devenu évident que je risquais d'être découvert à moins que je ne parvienne à leur trouver un domicile plus sûr - un problème qui me hantait presque toutes les heures, jusqu'à ce que finalement j'aie l'idée de forcer l'ouverture du coffre, les mettant à l'intérieur plutôt qu'à l'extérieur. Sans m'arrêter pour méditer sur le résultat possible de cette indiscretion imprudente dans l'inconnu, j'ai trouvé un marteau et un burin et je me suis mis au travail. Au second coup, le morillon s'envola du bois pourri.

Soulevant le couvercle, tremblant de toutes parts, je fus d'abord accueilli par une fine poussière qui porta à mes narines une faible odeur de violettes mortes. Bientôt, trouvant le courage d'ouvrir les yeux, je scrutai prudemment les coins les plus éloignés, où les ombres semblaient bouger, sursautant à chaque bruit. Enfin, prenant la jeune mère ronronnante dans mes bras pour me donner du courage avec quelque chose de chaud et de vivant, je me penchai pour contempler l'horreur attendue...

Étais-je en train de rêver ou au pays des fées ? Il y avait devant moi un brouillard de robes de bal féeriques, des dentelles, dont j'appris plus tard qu'elles étaient d'une valeur inestimable, des soies, des brocarts, des broderies et des velours ! Jeune comme j'étais et inexpérimenté dans le prix des vêtements féminins, je savais que c'était une trouvaille d'une importance considérable. Mais comment sont-ils arrivés ici, pourquoi sont-ils partis et pourquoi ont-ils été si négligés, voilà des questions auxquelles je n'ai pas trouvé de réponse.

Avec révérence, si les fées elles-mêmes les avaient déposés là pour égayer mon enfance solitaire, je les ai sortis un par un. Comme l'autrefois semblait s'exhaler de leurs plis moisis ! À travers les nuages de

dentelle brumeuse, j'ai presque vu apparaître la forme d'une femme ; comment était-elle, je me demandais. Était-elle vivante ou morte, brune ou blonde ? grande et rayonnante, ou une petite créature éthérée qui est rapidement passée dans une autre sphère ? Avait-elle renoncé au monde, et s'était-elle vouée à la pauvreté et au célibat, laissant toute sa bravoure et sa parure ici pour moisir et rouiller sans qu'on la voie, les choses de la vanité féminine chassées de sa vie pour toujours ? N'avait-elle pas de parents qui pût les apprécier ? Ma grand-mère connaissait-elle l'existence de ce coffre et de son contenu, ou un pirate l'avait-il caché ici pour le garder en lieu sûr, à l'insu de tous ? Telles étaient les fantaisies qui se bousculaient dans mon esprit de garçon, maintenant attentif à presque toutes les découvertes romantiques. En examinant le coffre avec plus d'audace, j'ai découvert qu'à chaque extrémité était construite une longue boîte peu profonde avec le couvercle fixé par des crochets en laiton; en les défaisant à la hâte, j'ai découvert dans l'un un étui en maroquin violet rempli de bijoux anciens et pittoresques, parmi lesquels je suis tombé sur une grande chevalière avec un sceau. À l'intérieur de l'or était gravé « De John à Jim ». Les remettant à leur place, j'examinai la boîte de l'autre côté, mais j'y trouvai ce qui sembla d'abord

n'être qu'un tas de vieilles lettres, jaunies par l'âge et légèrement parfumées de violette.

Une recherche plus approfondie, cependant, a révélé au fond de la boîte un petit étui ovale recouvert de velours violet fané et fermé par un ressort invisible qui, pendant plusieurs minutes, a résisté à mes doigts maladroits, tremblant d'appréhension délicate. Mais même mes imaginations les plus romantiques n'avaient pas réussi à me préparer à la beauté onirique de ce visage, délicieusement sculpté dans l'ivoire, qui se moquait de moi lorsque l'étui révélait son secret.

J'avais trouvé, en effet, la fée du vieux coffre ! Sortant des boucles blondes d'autrefois, ce visage ovale de jeune fille fraîche, ces yeux bleus rieurs, lumineux de la lumière qui brille d'une âme tranquille, ce nez et ce menton délicats se courbant dans la joue arrondie, ces lèvres pleines, rouges et entrouvertes, ces fossettes loin des petites dents blanches. Tout me captivait. En face se trouvait le visage d'un homme. Il a fallu des années avant que je comprenne la force et le magnétisme du visage de cet homme.

Mais, tout garçon que j'étais, pendant les cinq ou six années suivantes de ma vie, j'ai été complètement absorbé par la beauté de

la femme. Elle prit d'abord la forme d'une fée, ressuscitée des cendres du vieux coffre ; puis une nouvelle fantaisie m'a saisi, et j'ai décidé, une fois devenu adulte, de rechercher dans le monde la propriétaire de ce visage et, une fois trouvée, d'en faire ma femme.

Un autre des mes terrains de jeu préférés, surtout quand les arbres fruitiers mûrissaient, était un ancien cimetière familial, à une courte distance des écuries et maintenant transformé en verger. Sur certaines des pierres tombales, les dates remontaient à plus de deux cents ans et, à une ou deux exceptions près, les pierres étaient friables, délabrées et soit tombées, soit chancelantes, tandis que les noms et les lettres sur beaucoup d'entre elles étaient usés, presque lisses, par l'action du temps. C'était un endroit presque aussi silencieux et désert à l'extérieur que le vieux grenier l'était à l'intérieur.

Environ cinq ou six ans après la découverte des portraits, je suis rentré du collège pour les vacances d'été, ayant depuis longtemps dépassé les ressources d'une gouvernante. Pour une raison qui m'est inconnue cependant. Miss Celia est toujours restée avec nous. En effet, elle avait toujours été

traitée comme un membre de la famille, ma grand-mère lui témoignant une grande affection, même si elle n'était pas de notre parenté.

Entre-temps, le portrait du coffre avait continué à exercer sur moi son ancienne fascination, une fascination maintenant fortement teintée de curiosité. Qui était-elle ? D'où venait-elle et d'où était-elle partie ? étaient des questions que je posais en vain jusqu'à une nuit, quand, après que la maison se soit endormie, j'ai été pris de l'impulsion de jouer une de mes farces de garçon, et je me suis enfui doucement au cimetière à la recherche de fruits.

Alors que j'attrapais de belles pommes d'été suspendues au-dessus de ma tête, je fus surpris par un gémissement, et instantanément figé dans cette position par une peur rampante et horrible ; lentement mes bras sont tombés sans le vouloir, et l'instant d'après je suis tombé à terre dans un évanouissement de terreur.

Combien de temps suis-je resté là, le visage enfoui dans l'herbe humide et couverte de rosée, je ne saurais le dire ; mais peu à peu j'ai pris conscience d'une autre présence près de moi, et d'une présence de grande souffrance. Tout d'abord, j'ai entendu un soupir, - si triste et lugubre que j'avais l'impres-

sion de briser mon jeune cœur de l'entendre, - suivi des sanglots sourds et désespérés d'une femme, si vifs dans leur intensité de désespoir et de douleur que j'ai trouvé le courage de lever la tête, et l'impulsion d'aller à son secours, qu'elle soit réelle ou fantomatique.

Mais avant que je puisse lutter pour me relever, j'ai entendu une voix palpitante d'une agonie de cri de nostalgie : « Jim ! Jim ! Pouvez-vous savoir maintenant combien je vous ai aimé, et combien j'ai amèrement expié mon péché en vous conduisant à la mort ? »

Pendant un instant, seule la douleur tendue et terrible de ces mots désespérés a pénétré ma conscience. L'instant d'après, quelque chose de familier dans le ton m'envoya trébucher précipitamment dans la direction du son. Oui, c'était comme je l'avais pensé. La voix était celle de Miss Celia ! C'était ma vieille gouvernante qui, tard le soir, pleurait seule dans le cimetière désert où je ne l'avais jamais vue. Dormait-elle et marchait-elle dans un rêve, ou avait-elle perdu la raison ? Elle était agenouillée près d'une tombe à quelque distance de moi, où la lumière des étoiles tombait douce et claire autour d'elle ; encore une fois, j'ai entendu sa voix murmurer dans une agonie de

prière : « Ô Dieu, combien de temps avant que je pose mon cœur endolori sur sa poitrine pour être en repos ? » Alors que je regardais son visage pâle et usé tourné vers la faible lumière fantomatique, j'ai senti que je me tenais très près de la frontière entre les vivants et les morts. Quel que soit son problème, il était profond et aggravé par une touche de remords. Me retournant tranquillement, je retournai doucement à la maison, afin qu'elle ne sût peut-être pas que j'avais été témoin de son chagrin.

Le lendemain, après avoir été vexé toute la nuit avec la question « Qui était Jim ? » Je cherchai la tombe où je l'avais vue agenouillée la veille, et trouvai une pierre de granit gris avec cette inscription :

« JAMES G. FURGESON.

UN HOMME D'UN GRAND COURAGE,
QUI PEUT SE PERMETTRE D'ÊTRE
INCOMPRIS. »

« James G. Furgeson ! » Eh bien, c'était mon propre nom ! Je me suis pincé pour voir si j'étais vraiment vivant, ou gisant là mort et enterré. Cela donnerait une sensation effrayante à l'homme au cœur le plus vaillant de se tenir à côté d'une tombe et de trouver

de manière inattendue son propre nom le regardant de la tête de celle-ci. Et cet homme avec mon propre nom était un homme de courage, alors que je... eh bien, je n'avais jamais imaginé qu'il y avait un grain de courage en moi, jusqu'à une occasion dans ma vie universitaire, qui m'a surpris encore plus que mes camarades de classe. Mais qui était cet autre James G. Furgeson ? Je n'avais jamais entendu parler de lui, et je me croyais le seul de ce nom. Après avoir réfléchi pendant une bonne demi-heure, je me décidai à demander à « Mammy », ma vieille nourrice noire, qui avait grandi avec grand-mère et connaissait toute l'histoire de la famille. S'il y avait eu un tel homme, elle saurait tout de lui. Mais en entendant mon ardente question, Mammy se contenta de dire : « Shu-u-u, enfant chéri ! Il ne faut plus mentionner ce nom dans la maison, à moins que tu ne veuilles faire de la peine à ta grand-mère. Ce nom n'est plus prononcé parce qu'il a fait battre plus d'un cœur dans cette maison. Maintenant, fais ce que je t'ai dit, et ne pose plus de questions sur ce nom. Entends-tu ? »

De toute évidence, il n'y avait rien à obtenir de Mammy.

Le jour suivant, Miss Celia était malade, disaient-ils. Le docteur est venu, secouant gravement sa tête. Je n'avais jamais ressenti

d'affection pour elle, étant plutôt repoussée par son apparence peu attrayante et ses manières froides. Mais l'aperçu que j'avais eu cette nuit-là d'une profonde et terrible souffrance s'empara de moi, et j'éprouvai une grande sympathie pour cette pauvre créature solitaire qui avait guidé mes premiers pas hésitants sur le chemin du savoir.

Pendant deux jours après cela, il a plu régulièrement, une sorte de bruine sourde et déprimante. Les chevaux et les chiens ne m'avaient pas intéressé. « Jim ! Jim ! Qui était Jim ? » n'arrêtait pas d'appeler dans mon cerveau. Enfin, rentrant à la maison, je cherchai Mammy et m'efforçai encore une fois de lui soutirer une explication.

« Va-t'en, chéri ! Je t'ai déjà dit que tu n'avais rien à voir avec cette histoire ? Est-ce que tu penses, parce que tu vas aller à l'université, que tu es trop grand pour que je te fasse taire, quand je t'ai parlé de souffrance ? Tu vois bien que ta vieille mammy peut encore s'occuper de toi. »

En pinçant Mammy sur son gros bras et en esquivant sa main droite, qui était dirigée vers ma boîte à oreilles, je me dirigeai vers le grenier, où une fois de plus j'étudiai les beaux traits de mon premier et, jusqu'ici, unique amour.

J'ai trouvé le visage inchangé. La même

douceur s'attardait sur la bouche, les yeux souriaient toujours dans les miens avec une gaieté innocente, les longues boucles blondes se blottissaient contre la joue délicieusement arrondie, aucune douleur ne marquait le visage représenté.

Ô heureux et bel amour d'autrefois, où le temps n'a fait aucun changement déchirant !

Encore une fois, j'ai sorti de son étui en maroquin violet l'anneau du sceau, j'ai encore lu l'inscription « De John à Jim ».

« Jim ! » Ce nom me hantait, me suivant et me faisant face partout. John était le nom de mon père et Jim était le mien. Qui était cet autre Jim ? Pourquoi ne dois-je poser aucune question à son sujet ? D'une manière inexplicable, je semblais être proche et cher aux deux noms ; tandis que l'anneau lui-même, quand je le touchais, m'apportait une présence que je n'avais jamais connue, mais que je ressentais pourtant dans chaque fibre de mon être. Était-ce un parent ? ou mon père, qui a été tué avant ma naissance ? ou la mère au cœur brisé dont la vie s'est éteinte en me donnant la mienne ? Quel est ce sentiment de quelque chose de proche, mais toujours inaccessible ? un quelque chose d'intangible m'accompagne dans ma solitude, une touche du maintenant et ici avec le passé et l'au-delà ? Qu'est-ce que

cette chose qui parle presque à mon âme, mais qui se dérobe et échappe à ma conscience physique au moment où elle la réveille, un souvenir inconnu et évanoui ?

Portant une partie de la vieille lettre à la faible lumière qui tombait à travers de petites vitres couvertes de poussière dans le haut du pignon, j'ai recherché la connaissance de mon image-amour à travers leur intermédiaire. La première que j'ai lue, qui portait la date de l'automne 1863, était écrite d'une main ferme, et commençait ainsi :

« Vous m'êtes toujours très chère, mon amour, mais ce que vous demandez est impossible. Votre sœur a la chance, comme vous le dites, d'avoir épousé un Southron.

Que j'aie eu la chance de gagner votre amour me semble encore étrange. Je n'ai qu'un regret à présent, celui d'apporter quelque peine dans votre vie, où je ne voudrais rien que la clarté et le bonheur, qui de droit ne semblent appartenir qu'à vous ; sinon, comme je suis immensément heureux.

Quand j'anticipe l'avenir et que j'anticipe les années à venir avec vous à mes côtés, en pensant à la fierté que ma mère ressentira envers la belle fille du Sud que je lui amène, je ne peux guère... »

Ici, le papier fané était déchiré et le reste de la lettre manquait.

La suivante était écrite dans une écriture féminine ancienne, portant une date ultérieure.

« Cher Jim : ...Vous dites que vous m'aimez ; vous prétendez aussi être un homme de courage ; si cela est vrai, le « courage » doit être orthographié et lu différemment dans le Nord que nous ne le connaissons dans le Sud ; ici, nous sommes fidèles à nos amis et à ceux que nous prétendons aimer, non pas en protestation, mais en acte. Je suis une femme du Sud de tout cœur et je n'épouserai jamais un homme qui prend les armes contre moi et mon peuple.

Si vous m'aimiez vraiment, vous rejoindriez nos soldats et vous battrez pour moi et ma maison ; puisque vous refusez, je ne peux que penser que vous ne m'aimez pas, ou que vous êtes un lâche.

Nous avons besoin de tous les hommes que nous pouvons trouver sur le terrain ; J'aimerais mieux vous voir là-bas mort qu'ici vivant, vous sachant sans courage.

Bien à vous,

Célia.

En date du... The Pine Plantation, Ga.

Dans l'enveloppe se trouvait une autre lettre écrite de la même main que la première.

« Ma Célia :— Pour la dernière fois, je peux vous appeler ainsi. Mon amour pour vous a été si grand qu'il m'a retenu ici jusqu'à trop tard pour rejoindre mon père et mon frère dans le Nord, où je devrais me trouver maintenant à combattre à leurs côtés pour le vieux drapeau sous lequel nous sommes tous nés. Au nord comme au sud ; pensez-vous que je pourrais tirer dessus ?

Comme vous le savez, mon père est un homme du Nord, ma mère une femme du sud ; alors que je suis né et que j'ai grandi dans le Nord, le sang de ma mère en moi a toujours aspiré au Sud. Vous me demandez de faire ce que vous ne feriez pas vous-même : prendre les armes contre la terre où je suis né, et une longue lignée d'aïeux avant moi, tirer sur le drapeau qui flottait sur mon berceau. Et bien que je vous aime, je refuse de le faire. Vous ne pouvez pas me croire lâche, sinon vous ne m'auriez jamais donné votre amour.

Ce soir, je trouve mon premier soulagement de cette terrible inaction et de votre injustice. Le colis qui accompagne cette lettre vous sera livré lorsque vous serez conduite en toute sécurité dans les limites de la ville.

Je reste ici pour essayer de protéger votre maison d'une bande d'hommes noirs et blancs qui ont prévu de l'attaquer ce soir. Je le sais depuis un certain temps et je suis fier de dire qu'il n'y a pas un homme du Nord parmi eux. Ma seule angoisse a été de vous placer, vous et votre sœur, dans un lieu sûr, en vous cachant le savoir.

Nous ne sommes que trois, deux vieillards et moi, contre un grand nombre ; le résultat est certain; mais du moins je sais qu'ici mon devoir n'est pas contradictoire et pointe droit devant moi. Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai tant plaidé pour le baiser d'adieu que vous m'avez refusé ?

Il est impossible à l'heure actuelle de prédire comment cette guerre se terminera ; mais s'il devait aller à l'encontre du Sud, le jour viendra où vous aurez peut-être besoin d'amis. Je vous demande, lorsque la guerre sera finie, de ramener mon corps à la maison et de le faire placer dans l'ancien cimetière où je jouais quand j'étais enfant. Je n'ai pas besoin d'en dire plus. Ils sauront quoi faire dans la vieille ferme du Nord où un jour j'avais espéré vous porter en épouse.

Ô ma chérie, comme mon cœur s'étend vers vous dans le désir de vous consoler à l'heure de votre chagrin ! Comme j'aurais aimé que vous me connussiez mieux ! Nous,

les hommes du Nord, pouvons sembler froids, mais nous ne sommes pas dépourvus de courage et savons aussi bien aimer que combattre.

Je vous envoie la bague que mon frère John m'a donnée quand je suis devenu majeur. Rapportez-la-lui, s'il vit encore ; sinon, gardez-la.

Adieu, et que Dieu veille sur nous toute cette nuit, Nord comme Sud.

Fidèlement vôtre dans la vie ou la mort,

James G. Furgeson. »

Cette lettre était gâchée par la tache des larmes, étant par endroits si floue que beaucoup de mots devaient être devinés ou insérés. Au verso, de la main tremblante d'une femme, nous avions d'écrit : « *Ils me l'ont amené le lendemain, criblé de balles. Mort ! Mort ! Ô mon amour ! mon amour !* »

Doucement, avec révérence, j'ai déposé les vieilles lettres fanées. En lire plus aurait semblé un sacrilège. J'avais l'impression d'être entré dans une tombe ouverte. Enfin j'ai compris.

En volant en bas, j'ai trouvé le docteur qui s'en allait et ma grand-mère qui pleurait. Me retournant avec une impulsion soudaine, je courus à la chambre de Miss Celia. Mais

avant même d'avoir franchi le seuil, je savais ce que je devais trouver à l'intérieur. Enfin Dieu avait exaucé sa prière, et elle reposait, le visage transfiguré par la seule expression heureuse que je lui avais jamais vue porter.

Alors que la lumière tombait sur le pauvre visage usé, je me suis penché et j'ai déposé un baiser sur les lèvres mortes de mon premier et inconnu amour, en murmurant : « *Pour Jim !* »